

393

LE CAUCHEMAR, REVUE LYONNAISE

DE 1836,



VAUDEVILLE ÉPISODIQUE EN UN ACTE,

PAR

MM. Labie et Joanny Augier,

Représenté pour la première fois,

A Lyon, sur le Théâtre du Gymnase, sous la direction de M. Ch. Provence,

Le 6 Janvier 1837.

Personnages et Acteurs.

POTASSE, droguiste	MM. CÉLICOURT.	FRIPOULOT, garçon de boutique . . .	M. BARQUI.
PHILIBERT, son gendre	BRETON.	ANASTASIE, fille de Potasse	M ^{me} ADAM.

Personnages du Rêve.

Satan	} M. BRETON.	Le Chemin de fer	} M. BARQUI.	Le Gaz	} M ^{me} ADAM.
Le Commerce		Un Tombereau métue		La Barrière de l'Etoile	
Le Gymnase		Le Cornac de l'obélisque		L'Exposition	
Robert Macaire		Bertrand		Le Palais de Justice	

Un Figurant représentant l'Obélisque. — Parents et Amis de Potasse.

Le Théâtre représente une espèce d'arrière-boutique, au fond de laquelle il y a un lit. Portes latérales; à côté de celle de gauche, une fenêtre. Un large fauteuil à roulettes à la droite du spectateur. Chaises. Une table, sur laquelle sont posés des journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Potasse est en robe de chambre et court par tout le théâtre d'un air effaré.

POTASSE, appelant.

Fripoulot! Fripoulot!... voyez un peu s'il viendra... je suis accablé de besogne; je possède un domestique que j'ai la faiblesse de payer, et si je veux donner un conseil, gronder, donner un ordre, personne n'est là... Fripoulot! Fri...

FRIPOULOT, entrant.

Voilà, voilà... Bonjour, M. Potasse, comment vous portez-vous? Vous êtes enchifrené, ce matin, vous avez les yeux battus...

POTASSE.

J'ai fait des rêves fatigants... Dis-moi, Fripoulot (l'arrêtant), qu'est-ce que je voulais donc te dire?

* On a rétabli dans la brochure la scène du Commerce et le Couplet de l'Obélisque, supprimés par la censure locale.

FRIPOULOT.
J'en ignore.

POTASSE.
Tu envies mon sort peut être?..

FRIPOULOT.
Je m'en flatte... D'abord, si j'étais vous, je serais mon maître... au lieu de m'appeler Fripoulot, on me nommerait Potasse, c'est plus poétique!... ensuite je posséderais une multitude de produits chimiques et autres denrées coloniales.

POTASSE.
Belle drogue!

FRIPOULOT.
Superbes drogues que je pile avec acharnement... Enfin je serais père, et ma fille, un ange, une sylphide, se nommerait Anastasie Potasse, et viendrait m'embrasser soir et matin.

YTh
660

POTASSE.

Fripoulot, tu es doué d'une ame mercantile et imbécile, tant mieux pour toi.

FRIPOULOT.

Merci!

POTASSE.

Moi, je naquis artiste, sans que ça paraisse, et l'on faussa ma vocation, on cloitra mon génie entre des sacs de cochenille, des bonbonnes de vitriol et des fagots de bois de réglisse... Tirez-vous de là.

FRIPOULOT.

Vous vous en tirerez quand bon vous semblera, et avec des milliers de francs...

POTASSE.

L'or est une chimère... Je suis père, dis-tu?... en supposant que cela ne soit pas une chimère, c'est encore un souci de plus...

FRIPOULOT.

Un souci, mam'selle Anastasie!... dites donc une rose, une rose à peine éclore!

POTASSE.

Fripoulot, tu t'accroches à des jeux de mots ridicules... Où est ma fille?

FRIPOULOT.

Elle dort.

POTASSE.

Et moi je veille à son bonheur... Eh bien! sais-tu ce qu'elle va dire en m'abordant?

FRIPOULOT.

Bon jour, petit père, comment que ça va? etc., etc.

POTASSE.

Tu te trompes grossièrement, elle va me demander des nouvelles de son futur, qui devrait être ici depuis huit jours...

FRIPOULOT.

Au fait, M. Philibert est terriblement en retard; il n'y a pourtant pas loin de Lyon à Crémieux, son pays natal...

POTASSE.

Que veux-tu que j'y fasse?... Lorsque ma fille m'a déclaré vouloir échanger son nom de Potasse contre celui de Philibert, j'ai respecté sa décision, et me suis transporté chez les parents du jeune homme; le soir de mon arrivée à Crémieux, le mariage était arrêté; tout devrait être fini depuis huit jours; mais l'adolescent ne vient pas, et ma fille ne peut se marier toute seule.

FRIPOULOT.

Quel homme est-ce que ce Philibert?

POTASSE.

Je ne l'ai vu qu'une fois... C'est un grand et bel homme, porteur d'une physionomie exorbitante, taillé pour la course et jambé... comme tous les habitants de Crémieux... Mais, à propos, si tu allais voir à la diligence, peut-être est-il arrivé, ce cher futur...

FRIPOULOT.

Au fait, c'est possible; j'y vais...

POTASSE.

Fripoulot, où sont mes journaux?

FRIPOULOT.

Ils sont là, sur votre table.

POTASSE.

C'est bien, je vais les parcourir.

Air de Musard.

J'adore les nouvelles,
Je le dis sans détour;
On en fait de si belles...

FRIPOULOT.

On en fait tous les jours.
(Fripoulot sort.)

SCÈNE II.

POTASSE, seul.

Profitons du moment de tranquillité que l'on m'octroie... (parcourant ses journaux). Que vois-je! on a heureusement érigé l'Obélisque... et je n'étais pas là... O infirmité de l'espèce humaine! On vient au monde dans un petit coin de terre, on y grandit, on y fait journellement trois ou quatre repas, on végète, et l'on meurt aussi bête à la fin qu'au commencement de cette comédie qu'on appelle la vie; je donnerais les deux tiers de ma fortune pour voir toutes ces merveilles, l'Obélisque, la Barrière de l'Etoile... Je voudrais embrasser ces deux grands hommes, Robert Macaire et Bertrand; au lieu de cela, rien, rien que les drogues qui m'entourent... (continuant de lire) On vient de procéder à l'adjudication du chemin de fer qui doit aller de Paris à Lyon... Par exemple, s'il était établi, celui-là, le diable ne m'empêcherait pas d'aller visiter la capitale... (lisant) Les jumeaux Siamois continuent de recevoir la belle société de Paris... Les jumeaux Siamois... Ah! oui, je me rappelle, voici un phénomène étonnant... deux êtres hauts de cinq pieds, parlant, gesticulant, doués chacun d'une tête, de deux bras, de deux jambes, et réunis par un lien de chair et d'os; les médecins ont voulu les séparer, ils ont refusé par amitié... Eh bien! je conçois cet attachement... Moralement parlant, on voudrait me séparer de ma fille, je refuserais, moi! chère Anastasie, nos cœurs sont deux jumeaux Siamois, unis par des chaînes indestructibles... Ma fille, elle n'a qu'un seul défaut, une pensée de mariage qui est devenue son idée fixe; elle m'en bat la tête tous les jours, et c'est à peine si elle me laisse tranquille pendant mon sommeil... C'est pourtant le seul instant de bonheur vrai qui me soit accordé... Mes rêves, enfants chéris de mon imagination vagabonde, vous me faites goûter tout ce que j'aime, vous me faites voir tout ce que je désire... mes bons petits rêves, soyez bénis!

Air du Baiser au porteur.

Le positif qui règne en cette vie
Vient me saisir à l'instant du réveil,
Mais les seuls biens qu'au fond du cœur j'envie,
Je les savoure au sein d'un doux sommeil,

Et mon bonheur est alors sans pareil.
La vapeur souffle, et puis le gaz s'allume,
Je vois Satan, Belzébuth, Lucifer,
Et lorsqu'on croit que je dors sur la plume,
Je suis sur un chemin de fer.

SCÈNE III.

POTASSE, ANASTASIE.

ANASTASIE, *entrant.*

Bonjour, papa; eh bien! et Philibert?

POTASSE.

Hein! le chemin de fer...

ANASTASIE.

Eh! non, je parle de mon futur... S'il croit
me faire attendre encore long-temps, je vous dé-
clare que ça ne peut pas me convenir.

Ain du vaudeville d'une Passion.

Je suis sage, je suis honnête,
Mais c'est un bien triste métier;
J'en suis lasse, j'ai dans ma tête
Le projet de me marier;
Philibert se fait trop prier...

Vous savez si j'ai le cœur tendre,
Vous savez combien je l'aimais!
Mais à la fin on s' lass' d'attendre
Quelqu' chose qui n'arrive jamais.

POTASSE.

Anastasie, ménage tes propos, un mari n'est
pas quelque chose...

ANASTASIE.

Au fait, c'est rien du tout qu'un amant si peu
empressé; il n'était pas ainsi lorsque je l'ai vu chez
ma tante, il y a un mois... Il était aux petits soins,
il voulait se jeter au feu, à l'eau, pour me prou-
ver sa tendresse; mais bah! les hommes sont des
ingrats, des volages, des trompeurs...

POTASSE.

Ma fille, tu oublies que je fais partie de ce
corps que tu déchires...

ANASTASIE.

Je ne dis pas ça pour toi, petit père; cepen-
dant tu es plus occupé de tes journaux que du
bonheur de ta fille...

POTASSE.

Allons, tu es injuste maintenant... Que diable!
un peu de patience, il arrivera peut-être aujour-
d'hui ou demain, et d'ici là je te procurerai de
l'agrément, nous irons voir le Palais de justice...

ANASTASIE.

Bah! la justice des hommes n'est pas juste...

POTASSE.

L'Exposition!

ANASTASIE.

Je l'ai vue trois fois.

POTASSE.

Nous irons au Gymnase...

ANASTASIE.

Voir des amants de comédie... merci! je veux

du réel, et si Philibert ne vient pas aujourd'hui,
je vous déclare que j'en veux un autre, sinon
je m'asphixie!

POTASSE.

Allons! méchante!

ANASTASIE.

Je me mets au couvent.

POTASSE.

Au couvent

ANASTASIE.

J'y mourrai d'ennui; ça vous apprendra à ne
rien faire pour votre fille.

POTASSE.

Ingrate! je vous défends de vous tuer... Certes!
je suis votre père... Embrassez-moi et rentrez
chez vous; j'ai passé une nuit blanche, j'ai be-
soin de repos, et je vais me coucher... pour son-
ger à ton bonheur.

ANASTASIE.

A la bonne heure!

ENSEMBLE.

Ain de la walse de Robin des Bois.

Calme-toi, chère Anastasie,
Bientôt ton futur paraîtra;
L'effroi dont ton âme est saisie
A son aspect s'éloignera.

(Anastasie sort.)

SCÈNE IV.

POTASSE, *seul.*

J'ai les cervelles en quatre... Voyons où est
mon bonnet de nuit... Le voilà... Je suis trop
coiffé de cette petite folle... J'en perds le boire
et le manger... Enfin qui dort dîne... C'est égal,
je suis sûr d'avoir un cauchemar...

(Disant cela, il s'est promené par toute la scène,
a cherché son bonnet, l'a pris, s'est coiffé et s'est
mis au lit.)

SCÈNE V.

POTASSE, SATAN.

Potasse s'est couché. L'orchestre joue l'air : DORMEZ, CHÈRES
AMOURS; puis il joue fortement l'air de la FRICASSÉE. Les
rideaux du lit s'ouvrent et se referment à plusieurs reprises.
On voit Potasse endormi. Une trappe s'ouvre, il en sort Satan
dans un puits, au milieu des flammes. Potasse sort de la cou-
lisse en criant : au feu! au feu! et se trouve nez à nez
avec le diable. (Cette scène représente le commencement
du rêve).

SATAN, *s'adressant à Potasse.*

Ain de la Fricassée.

Satan vient frapper à ta porte;

L'éclair

Brise l'air,

Et l'enfer

Est ouvert.

POTASSE.

Eh bien! que le diable t'emporte!

Grand farceur,

Tu me fais mal au cœur.

Veux-tu briser mon tympan ?

SATAN.

Te tairas-tu, chenapan !

POTASSE.

Veux-tu rire à mes dépens ?

Pan, pan, pan, pan,

Pan, pan, pan, pan,

L'horrible guet-à-pens !

(Reprise du premier morceau. Tous deux, en prononçant le mot pan, ont exécuté les figures de la Fricassée.)

POTASSE.

Vade retrò Satanas !

SATAN.

Laisse donc ! je suis un bon diable, le génie des imaginations malades, des folles illusions... Je viens te servir, exécuter tes ordres, obéir à tes moindres volontés... Parle, que veux-tu ?

POTASSE.

Rien !

SATAN.

Rien ! C'est trop peu... Veux-tu que je te chante une romance avec ou sans accompagnement de guitare, que j'exécute pour toi la Cachuca, les passes de Robin des Bois, la walse de Faust?... parle, je me pose et je me découpe !... Veux-tu que je te fasse visiter les cratères du Vésuve, que je relève pour toi les ruines d'Herculanum?... Veux-tu que je t'enseigne à faire du vaudeville avec ou sans collaborateur?... Je puis te faire retrouver les secrets perdus de la peinture sur verre, t'apprendre l'art de MM. Bosco et Cautru, te faire rédiger des contes fantastiques à la manière d'Hoffmann, Balzac et autres... Je possède tous les secrets connus et inconnus... l'art d'écrire en vingt-six leçons ; l'orthographe de M. Marle ; le Manuel des faux-monnayeurs ; les moyens de fabriquer du sucre, du café, du tabac, du savon, de l'eau-de-vie, du poivre et du sel avec de simples betteraves ; les briquets fulminants ; la poudre à gratter ; le baume vert ; le savon vestimental... Faut-il ressusciter Thomas et M^{lle} Donmartin, les saint-simoniens et la femme libre?... Parle, parle, je suis à tes ordres...

POTASSE.

Je veux que tu me laisses la paix...

SATAN.

La paix, c'est plat et monotone, Satan ne connaît pas ça... J'aime mieux déranger l'équilibre européen... Viens avec moi, je te ferai visiter les planètes, les comètes, je t'initierai aux découvertes de la lune, nouvellement publiées par M. Herschell... Je te montrerai tout ce qu'il y a de plus fantastique, chimérique, symbolique, mythologique, magnétique, érotique... Tu verras des panoramas, dioramas, cosmoramas, dianoramas, et cætera...

POTASSE.

Je ne veux rien de toi ni des tiens ; je suis, il est vrai, amateur de curiosités, de nouveautés, mais tes moyens me répugnent... Va-t'en, va-t'en,

je te le répète, tu as répandu ici une odeur peu comparable à celle de la rose et du jasmin.

SATAN.

Eh bien donc ! je te servirai malgré toi.

POTASSE.

Malgré moi, je ne peux pas t'en empêcher... Tu ne peux me rendre qu'un service.

SATAN.

Lequel ?

POTASSE.

File, et ne me parle plus aussi cavalièrement...

SATAN.

Mon cher Potasse, pourrais-je vous offrir ceci pour étrennes ?

POTASSE.

Quoi donc ?

SATAN.

Ce puits.

POTASSE.

Quel puits ?

SATAN.

Le puits de Champ-Vert.

POTASSE.

Chut ! emportez vite ça... je sors d'en prendre, merci, ça me donne des nausées...

SATAN, se replaçant dans le puits.

Adieu donc ! mes compliments à madame votre épouse...

POTASSE.

Malheureux ! elle est morte...

SATAN.

Avez-vous quelque chose à lui faire dire ?

POTASSE, impatienté.

Eh ! allez vous faire...

SATAN.

J'y vais.

(Le puits dans lequel est Satan s'enfoncé, des flammes s'élançant, l'orchestre reprend l'air de la Fricassée.)

POTASSE.

A-t-on vu un grand diable de cette nature ?... J'ai cru qu'il allait s'établir ici à perpétuité...

SCÈNE VI.

POTASSE, LE CHEMIN DE FER.

LE CHEMIN.

AIR : Qu'un poète qu'on fête.

Moi j'arrive (bis),

Sans crier gare ou qui vive ;

Sur mon dos, par la vapeur,

On va d'un train qui fait peur.

(Chantant cela, il court très-vite par toute la scène; Potasse veut en vain le retenir).

(Même jeu). Vous déjeûnez à Paris,

POTASSE.

Monsieur... :

LE CHEMIN.

Vous dînez en Allemagne,

POTASSE.
Arrêtez-vous donc...

LE CHEMIN.
Puis vous passez en Espagne,

POTASSE.
Doucement...

LE CHEMIN.
Et vous soupez à Madrid;

POTASSE.
Permettez...

LE CHEMIN.
Vous voyez les Odalisques,

POTASSE.
Je voudrais...

LE CHEMIN.
Les Chinois et les Indous,

POTASSE.
Savoir...

LE CHEMIN.
Le pays des Obélisques,

POTASSE.
Ne puis-je?...

LE CHEMIN.
Le soir vous rentrez chez vous.

(Potasse parvient enfin à l'arrêter).

POTASSE.
Mais enfin, Monsieur, votre nom?

LE CHEMIN.
Je suis le chemin de fer de Paris à Lyon.

POTASSE.
Comment vous êtes en vigueur?

LE CHEMIN.
Très en vigueur.

AIR : Qu'un poète.

Moi j'arrive (bis),
Sans crier gare ou qui vive;
Sur mon dos, par la vapeur,
On va d'un train qui fait peur.

Je dépasse l'imagination... à la course... vingt-cinq minutes, montre à la main, du Carrousel aux Terreaux... Je suis ferré...

POTASSE.
Vous êtes Gascon, mon ami?

LE CHEMIN.
D'origine anglaise... Grâce à moi, les communications vont devenir instantanées... la civilisation va marcher d'un pas de géant... J'abolis les distances... les deux bouts du monde vont se donner la main...

POTASSE.
Est-ce bien sûr?

LE CHEMIN.
Très-sûr... je suis ferré!

POTASSE.
Il me semble que je rêve...

LE CHEMIN.
Voulez-vous des preuves? Mon premier wagon est à votre porte; je vous amène en roulage accéléré des êtres aventureux, accoutumés à des voyages de long cours... 1^o L'Obélisque...

POTASSE.
Oh!

LE CHEMIN.
2^o L'Arc de triomphe de l'Etoile.

POTASSE.
Ah?

LE CHEMIN.
3^o Bertrand et Robert Macaire, dont vous avez sans doute entendu parler...

POTASSE.
En vérité! moi qui voulais faire le voyage de Paris pour admirer ces diverses merveilles...

LE CHEMIN.
Inutile... Ils sont là tout près... L'Arc de triomphe secoue la poussière de son vieux drapeau... l'Obélisque se fait ériger... Robert Macaire et Bertrand déjeûnent chez Schimper avec une cloyère d'huitres prise au rocher de Cancale.

POTASSE, avec exaltation.
Je vais donc les voir!

POTASSE.
Mais c'est pour vous qu'ils ont fait ce voyage... Votre nom, M. Potasse, n'est-il pas européen?... Votre demeure n'est-elle pas connue pour être le sanctuaire de beaux-arts?...

POTASSE, se frottant les yeux.
Je ne me crois pas éveillé...

LE CHEMIN.
Vous doutez encore? (Il frappe fortement).

POTASSE.
Du tout.

LE CHEMIN.
Voulez-vous des cigarres de la Havanne, du vin de Malaga, des pastilles du sérail?... Je ne crains pas les épithètes de menteur, de trompeur, d'imposteur... Je suis ferré! Tout ça est pris sur les lieux.

POTASSE.
Merci, merci, avant tout, songez à ce que vous m'avez promis... vos voyageurs.

LE CHEMIN.
Ils me suivent, les voilà... vous allez les voir défiler successivement devant vous.... Et si vous le désirez, quand votre curiosité sera satisfaite, je vous emmène à Pékin....

POTASSE.
Pékin!

LE CHEMIN.
Oui Pékin... Touchez là...

POTASSE.
Oh! vous me faites mal...

LE CHEMIN.
Je suis ferré!

POTASSE.
Mais dites donc, de Lyon à Pékin, il y a un fameux ruban de queue...

LE CHEMIN.
Combien donc ?

POTASSE.
Au moins 400 lieues...

LE CHEMIN.
400 lieues... 60 minutes... les ballons en crévent de dépit... Je fends, je brise l'air, je devore l'espace...

Moi j'arrive, etc.
(Il sort en courant.)

POTASSE.
Voilà un particulier qui fera bien son chemin s'il va toujours de ce train là...

SCÈNE VII.

POTASSE, L'ARC DE TRIOMPHE.

Un peu avant l'entrée de l'Arc de triomphe, l'orchestre joue successivement les airs suivants :

« Veillons au salut de l'Empire. »

POTASSE.
Tiens, un air de la République... Qu'est-ce que cela signifie ?

« Français la paix aux champs de la gloire »
Maintenant une cantate de l'Empire...

« En avant marchons. »

La parisienne!.. (regardant dans la coulisse)
Quelle est cette dame à la démarche fière, au port majestueux... Ah mon Dieu! Mais elle ressemble parfaitement à la lithographie que j'ai dans mon salon au dessous du buste du grand homme... Serait-ce sa fille, l'héritière de toutes ses victoires, de toutes ses conquêtes...

LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE.

Elle entre et vient se placer au milieu du théâtre.
Elle-même!

POTASSE.
Quoi! vous seriez ?

LA BARRIÈRE.
La Barrière de l'Étoile.

POTASSE.
Oh! permettez moi de vous admirer.

LA BARRIÈRE.
Tu en as le droit, tu es français.

POTASSE.
Enfin, vous êtes donc achevée!

LA BARRIÈRE.
Ça n'a pas été sans peine... J'ai eu bien des ennuis, bien des malheurs à supporter, bien des injures à souffrir... Fille d'un simple caporal devenu empereur, mon berceau fut couvert de lauriers, ma naissance fut saluée par mille bravos... O France, que tu étais belle alors! reine des nations parmi lesquelles tu n'avais point de rivales, je devais bientôt grandir et m'élever sous d'aussi brillants auspices... Pauvre père! il rêvait une heureuse vieillesse... couronné de gloire, il espérait venir se reposer sous mon arc triomphal.. il est mort sur une île sauvage, abandonné de tous, loin de son fils, de sa France chérie...

Seul!

POTASSE.

LA BARRIÈRE.

Oh! non, car il lui restait quelques amis fidèles, ses souvenirs et son génie...

POTASSE avec bonhomie.

Oui, mais nos beaux jours étaient finis, toutes nos idées de gloire s'étaient en allées en fumée... Il ne nous restait plus que cent millions à payer et des Cosaques à nourrir...

LA BARRIÈRE.

Oh! si je n'eus pas été aussi jeune alors, si mon front s'était élevé aussi majestueusement qu'aujourd'hui, combien il aurait eu à rougir... Tout mon être eut frémi jusque dans ses fondements, et mes pierres se seraient ébranlées et disjointes pour crouler sur ces hordes de sauvages.. Si encore ils m'avaient mise en oubli, mais non, ils voulurent un jour m'avilir et graver le nom du Trocadéro à la place où devaient être inscrits les noms de Marengo et d'Austerlitz!

POTASSE.

Calmez-vous, calmez-vous, belle dame, la justice du peuple a passé sur tout cela; et chaque chose a repris sa destination première...

LA BARRIÈRE.

Tu as raison, maintenant je n'ai plus rien à désirer, et j'existe comme un monument impérissable qui doit apprendre à l'avenir quel fut le génie de Napoléon, la gloire de la France,

AIR : Un page.

Livre divin, monument de victoire,
Ah! sans respect qui pourrait t'approcher,
Quand chaque pierre est un feuillet de gloire
Que le temps seul oserait arracher!
Noble barrière à la figure antique,
De nos revers tu dois venger l'affront
Car l'étranger sous l'immense portique,
Ne peut passer sans incliner le front.

(Cris au dehors.)

Entends ces cris de joie, ces acclamations...
Tout un peuple me réclame... je vais me présenter à lui...

(Reprise de l'air : Veillons au salut de l'empire; la barrière sort.)

POTASSE.

O patrie! honneur! France! tous ces mots vous mettent dans un état d'irritation, d'exaspération.. Je crois qu'il serait prudent de me faire un verre d'eau sucrée... Mais qu'est ce que j'aperçois.... C'est aujourd'hui la journée aux miracles.... Quelle est cette pyramide taillée en pain de sucre?

SCÈNE VIII.

POTASSE, L'OBÉLISQUE ET SON CORNAC.

Le cornac de l'Obélisque amène ce dernier avec une corde passée autour de lui.

POTASSE.

AIR du Dieu et la Bayadère.

Est-ce bien l'Obélisque ?

LE CORNAC. Oui, c'est bien l'Obélisque

POTASSE. Qui vient me voir chez moi,

LE CORNAC. Qui vient te voir chez toi.

POTASSE. Ce bonheur chimérique

LE CORNAC. Ce bonheur chimérique

POTASSE. Me met tout en émoi!

LE CORNAC. Peut te mettre en émoi.

POTASSE. Sa chaussure est parfaite,

L'humidité doit fuir.

Pour préserver son faite,

Il porte un casque en cuir.

POTASSE.

Qu'est-ce que cela?

LE CORNAC.

Vous ne connaissez pas le casque en cuir?...
c'est la nouvelle coiffure qu'on veut infliger à nos
soldats...

POTASSE.

Ce n'est pas beau...

LE CORNAC.

C'est la mode...

POTASSE.

Ah!... Et vous, Monsieur, qui êtes-vous?

LE CORNAC.

Je suis M. Champignon Cornac, dont la réputation
est plus qu'européenne... C'est moi qui
fais l'explication de l'Obélisque...

POTASSE.

Vous comprenez ces hiéroglyphes?

LE CORNAC.

Du tout, mais je les explique... (*criant*) Pour
lors, ceci vous représente des signes...

POTASSE.

Tiens.. on dirait des canards...

LE CORNAC.

Allons donc! vous êtes bête comme une oie.

AIR de la Colonne Turenne.

Ce petit magot représente

Notre premier monarque Isis;

Voici ses filles et sa tante,

Voilà son grand-père Osiris,

Cousin germin du bœuf Apis!

A tout expliquer l'on se risque,

On n'y comprend rien très-souvent.

Ah! qu'on est fier d'être savant

Lorsqu'on regarde l'Obélisque.

POTASSE.

Quelle route avez-vous prise en venant de Paris?

LE CORNAC.

Nous sommes venus par Vaise...

POTASSE.

Ah! on vous a fait passer par Vaise?

LE CORNAC.

C'est par là qu'on fait passer tout le monde,
et puis nous étions bien aises de fraterniser avec
l'Obélisque de ce faubourg.

POTASSE.

Est-il vrai que cela vienne d'Égypte?

LE CORNAC.

Certainement... Ça n'a guère que quelques
mille ans d'existence...

POTASSE.

Ca a dû coûter beaucoup?

LE CORNAC.

Allons donc! c'est un cadeau qu'on nous a fait.

POTASSE.

Ah!

LE CORNAC.

Seulement il y a eu quelques menus frais...
pour le déterrer, un million... pour le transporter
sur le vaisseau... un million... pour l'amener en
France, un million... pour l'ériger, un million...
sans compter les pensions et les croix d'honneur...

AIR du Ménage de garçon.

C'est un cadeau, c'est une offrande.

POTASSE.

Mais d'un impôt ça m'a tout l'air...

La dépense me paraît grande.

LE CORNAC.

Alors vous pensez bien, mon cher,

Qu'à la France il doit être cher.

POTASSE.

Si quelque jour on nous délivre

De ce monolyte coiffé,

On pourra le vendre à la livre,

Au prix du sucre et du café.

LE CORNAC.

Vous avez raison.

POTASSE.

C'est égal... la somme me paraît exorbitante;
on aurait peut-être pu l'employer plus utilement...

LE CORNAC.

Silence! admirons, et ne critiquons pas.

(*Reprise du premier morceau: est-ce bien l'Obé-
lisque? L'Obélisque et son cornac se retirent.*)

SCÈNE IX.

L'EXPOSITION, POTASSE.

Entrée de l'Exposition, l'orchestre joue l'air: IL PLEUT, IL
PLEUT, BERGÈRE.

POTASSE, allant regarder à la fenêtre.

Bien!... voilà la pluie maintenant...

L'EXPOSITION, entrant.

Ah! mon Dieu! quel temps affreux! quel brouil-
lard! quelle boue! Je me serais vraiment crue
en Angleterre...

POTASSE.

Comment donc! belle dame, vous vous êtes
exposée à un temps pareil... par une saison aussi
mauvaise!

L'EXPOSITION.

Exposée... il le faut bien,... c'est mon état...

POTASSE, d'un air très-intrigué.

Qui êtes-vous donc?

L'EXPOSITION, souriant.

L'Exposition lyonnaise.

POTASSE.

Ah! donnez-vous la peine de vous asseoir.

L'EXPOSITION.

Merci, je ne suis pas fatiguée....

POTASSE.

Pas plus que fatigante.

L'EXPOSITION.

Le jeu de mots est galant...

POTASSE,

C'est que je suis un de vos plus fanatiques admirateurs... J'ai visité bien souvent votre galerie, et je ne lui trouve qu'un défaut... un seul...

L'EXPOSITION.

Lequel?

POTASSE.

Elle est trop petite.

L'EXPOSITION.

Ah! vous me flattez...

POTASSE.

Vous savez que je suis de la Société des Amis des Arts.

L'EXPOSITION.

C'est ce titre qui m'amène chez vous... Je suis en tournée... Je fais des visites... pour qu'on vienne me les rendre.

AIR: Vive la lithographie.

Accourez, accourez vite,
Accourez à mon salon,
Le plaisir qui vous invite
Vous y garde une leçon.
Nous avons pour tous les goûts,
Pour les sages et les fous,
Du noble, du gracieux,
Du plaisant, de l'ennuyeux.

Accourez, etc.

Bonne mère, tu viendras
Avec ton fils dans tes bras;
A l'aspect de ce tableau,
Ton cœur dira: qu'il est beau!
C'est une simple couronne
Sur les marches d'un autel,
C'est un vœu que la madone
Va porter à l'Eternel.

Vous qui n'aimez pas les rois,
Prosternez-vous cette fois
Devant le front incliné
D'Henri IV assassiné...
Si dans les siècles où nous sommes,
Le monde est caméléon,
Vous tous qui cherchez des hommes,
Venez voir Napoléon!

Deux poètes demi-dieux
Consolant les envieux,
Qui, pour éternel tourment,
Sont frappés d'aveuglement.
Dans une œuvre de grand maître,
Quelque chose me déplaît;
Il séduirait mieux peut-être
Si son diable était moins laid...

Anciennement le damné
N'était ni beau ni bien né;
Nos séducteurs d'aujourd'hui
Sont plus aimables que lui...
Sur ce divan qu'elle honore,
L'Odalisque, en vérité,
Dit: J'aimerais mieux encore
L'amour et la liberté!

Dans ce boudoir si brillant,
Dame de Châteaubriant
Vous montrera qu'autrefois

On trompait même les rois...
Jeunes filles qu'on admire,
Ces charmes qu'on dévoila
Vous empêchent-ils de dire:
On peut trouver mieux que ça...

Que font ces moines pieux?
Pourquoi ces fronts soucieux?
Comminge est sur un cercueil,
Et l'Amour a pris le deuil!

Ces banquistes devraient rire
D'un orage sans pareil,
Car leurs grands hommes de cire
Ne fondront pas au soleil.

J'offre des sites charmants,
Des scènes pour les amants,
Des braves gens, des coquins,
Des Arabes, des Bédouins;

Chaque jour la foule abonde,
C'est une procession!

Et je vois beaucoup de monde
A mon Exposition.

Grâce à des soins généreux,
Les artistes, plus heureux,
Disent, bravant les hasards:
Honneur aux Amis des Arts!

Accourez, accourez vite,
Accourez à mon salon,
Le plaisir qui vous invite
Vous y garde une leçon.

POTASSE.

Mon Dieu, Madame, je ne sais comment vous témoigner le plaisir que j'ai de vous recevoir... Vous avez peut-être besoin de vous rafraîchir?

L'EXPOSITION, *vivement*.

De tout.

POTASSE.

Si vous étiez un homme, je vous prierais de déjeuner avec moi... sans façon... histoire de casser la croûte...

L'EXPOSITION.

Merci, je n'en prends pas.

POTASSE, *très-empressé*.

Je ne sais que vous offrir... Acceptez donc une chaise, et causons encore un instant...

L'EXPOSITION.

Impossible! Il est bientôt onze heures, je me rends à Saint-Pierre... Le public s'impatienterait sans doute... Il est trop aimable pour moi, et je le respecte trop pour le faire attendre...

(Reprise du premier morceau du couplet de facture. Elle sort).

SCÈNE X.

POTASSE, LE GYMNASE.

Entrée du Gymnase, moitié drame, moitié vaudeville, pour le moment c'est le côté du Vaudeville que le public et Potasse voient entrer en scène.

LE GYMNASE *entrant*.

AIR: Gai, gai, mariez-vous.

Gai, gai, j'ai pris deux lots,
Qu'on m'envie
Dans la vie.

Gai, gai, j'ai pris deux lots,
La marotte, et les grelots.
Du Gymnase lyonnais,
Je suis le côté comique,
A dérider je m'applique
Je ris, je chante et je plais.

(On entend grogner le drame : Hum)

POTASSE.

Qu'est cela?

LE VAUDEVILLE.

Ne faites pas attention, c'est mon côté dramatique qui soupire....

Gai, gai, j'ai pris deux lots,
Dans ma vie,
Qu'on m'envie.

Gai, gai, j'ai pris deux lots:
La marotte et les grelots.

Le français ce vieux malin,
Sans façon et sans magie,
A la suite d'une orgie,
Me fit naître un beau matin.

Gai; gai, etc.

Dans la ville et les faubourgs
Je fais du vagabondage,
Sur les pointes je voyage,
Et je vis de calembourgs.

Gai, gai, j'ai pris deux lots,
Qu'on m'envie,
Dans la vie,

Gai, gai, j'ai pris deux lots
La marotte et les grelots.

Je suis la providence des théâtres, c'est moi qui remplis la caisse.., *Potier, Vernet, Bouffé, Arnal* me doivent leur réputation... grâce à moi vous applaudissez chaque soir *Barqui, Celicourt, Vizentini* et ce grand sec et maigre que la pudeur m'empêche de nommer...

POTASSE.

De quel pays êtes-vous?

LE VAUDEVILLE.

Je suis Breton.

POTASSE.

Ah! vous êtes de la Bretagne... Alors, vous aimez le beurre?

LE VAUDEVILLE.

Fort.

POTASSE.

Satané farceur! eh bien! voilà des hommes comme je les aime, avec des gaillards comme ça il n'y a pas moyen de s'ennuyer...

LE VAUDEVILLE.

Aussi, je suis la coqueluche des femmes, le soutien des auteurs, je désarme les journalistes... ils veulent me siffler, je les fais rire.. Enfoncez la critique!

POTASSE.

Comment se fait-il qu'on vous ait si mal logé?

LE VAUDEVILLE.

Mal logé!

POTASSE.

Ecoutez donc, votre temple a bien un peu l'air d'une baraque...

LE VAUDEVILLE.

Vous trouvez?

POTASSE.

Dam!

LE VAUDEVILLE.

A l'extérieur c'est possible..., mais l'intérieur, divin! On ne s'arrête plus maintenant aux bagatelles de la porte... Et puis, des Célestins aux Jacobins, qui sait où nous irons.

AIR : Le Palais-Royal à Paris.

Par notre public alléché,

De nous chacun est idolâtre;

Près du pont de l'Archevêché

On nous promet un beau théâtre;

Grâce à cette position,

On verra grossir la recette,

Notre fortune sera faite,

Si nous obtenons pour retraite

Le Palais-Royal... à Lyon.

(On entend le côté dramatique grogner de nouveau)

LE VAUDEVILLE.

Te tairas-tu, envieux!

POTASSE.

A qui parlez-vous donc?

LE VAUDEVILLE.

A mon côté dramatique... Il est jaloux, ce sournois-là..., est-ce ma faute s'il est né féroce et bâtard?.., il ne peut marcher sans coups de poignard, portes secrètes...; il se désaltère avec de l'opium, de l'arsenic et autre mort aux rats, merci, chacun son goût... moi, j'aime mieux autre chose...

POTASSE.

Il y a beaucoup de gens de votre avis; je ne vous dissimulerai point que je vais au théâtre pour rire et non pour pleurer, et j'aime mieux une bonne farce qu'une de ces pièces homicides et sanguinaires, fut-ce même la *Tour de Nesle*...

(L'acteur se retourne, et l'on voit le drame moderne représenté par *Buridan*).

LE DRAME.

Vrai Dieu! qui ose mal parler de la *Tour de Nesle*?

POTASSE.

Hein! eh bien! où est donc l'autre? Qui êtes-vous donc, Monsieur?

LE DRAME.

Je suis le côté dramatique du Gymnase Lyonnais.

POTASSE.

Ah! voilà qui est étourdissant d'in vraisemblance?

LE DRAME.

Oui, c'est moi qui suis le drame moderne.. Je fais entendre mes accents partout où battent des cœurs nobles et généreux, et je viens initier le peuple aux turpitudes comme aux belles actions de l'histoire.

POTASSE.

Je n'ai jamais dit le contraire.

LE DRAME.

Vieillard stupide! il te faut des couplets et des flonflons de vaudeville; tu te complaisais, tout-

à l'heure, aux radotages de mon imbécille confrère, et tu me méprisais, moi qui soutiens la scène française... Sans moi ne serait-elle pas la vassale des théâtres anglais et allemands... (*On entend rire le Vaudeville.*) Tais-toi, mécréant, tes pointes ne valent pas celle de ma bonne lame de Tolède... Il se vante des acteurs qu'il a créés... *Bocage, Frederick Lemaitre, M^{me} Dorval*, ne sont-ils pas mes enfants chéris... *M^{lle} Mars*, elle-même, ce pilier de votre école, ne s'est-elle pas fait applaudir dans *Hernani, Henri III, Angelo*... (*rires du Vaudeville*) Or ça, vicillard, s'il te reste encore quelque peu de bon sens, prononce entre nous...

POTASSE.

Comment donc? Mais je vous estime infiniment! Monsieur votre frère m'a beaucoup parlé de vous.

LE DRAME.

Mon frère, insensé! Nous sommes unis comme le bien et le mal, frère comme Caïn et Abel... Dérision! Ce n'est qu'une partie ridicule et adhérente à mon être, et sans elle je ne pourrais vivre. Honte! infamie! enfer! malédiction!

POTASSE.

Le fait est que vous composez un phénomène que je n'aurais pas cru possible... Votre union est bien mal assortie.

LE DRAME.

AIR de Ténier.

Le sort moqueur nous a, par raillerie,
Couchés tous deux dans le même berceau;
Sa mine est large et la mienne amaigrie,
Quand je déclame il me chante un rondeau.

(*A ce moment le Vaudeville rit et agite sa marotte.*)

LE DRAME.

Arrière manant!

Je veux pleurer, Monsieur veut rire,
Ce qui me plaît n'est jamais de son choix;
Enfin, jugez de mon martyre,
Je suis un jumeau Siamois.

(*Après ce couplet, le Vaudeville se retourne.*)

LE VAUDEVILLE.

Pardon Messire... Mais tu chasses sur mes terres, tu chantes, ce n'est pas ta partie...
(*Le Drame prend la place du Vaudeville.*)

LE DRAME.

Je déclame bien parfois...

LE VAUDEVILLE (*même jeu.*)

Comme toi pour faire rire...

LE DRAME (*même jeu.*)

Insolent!

LE VAUDEVILLE.

Triste farceur!

LE DRAME.

Baladin! saltimbanque!

LE VAUDEVILLE.

Monstre! immoral!

LE DRAME.

Tu en as menti par la gorge!

LE VAUDEVILLE.

Ah! tu m'empoignes!

POTASSE.

Eh bien! les voilà qui vont se battre... Je vous en prie, Messieurs, point de dispute, point de scandale chez moi... Séparez-vous...

LE DRAME.

Est-ce possible!

LE VAUDEVILLE.

Ah! ah! ah!

LE DRAME.

Prends garde à mon poignard!..

LE VAUDEVILLE.

Prends garde à ma marotte...

(*Tous deux se sont empoignés, se battent, se disent des injures et finissent par quitter la scène toujours en se colletant.*)

SCÈNE II.

ENTRÉE D'UN TOMBÉREAU MÉCANIQUE,

POTASSE.

(*Grand bruit dans la coulisse. On entend crier: gare! gare!*)

POTASSE.

Mais quel bruit! quel tapage! qu'est-ce qui m'arrive encore là?... Que vois-je? Je ne me trompe pas... c'est le Tombereau Mécanique, invention lyonnaise... Je ne croyais pas qu'il fut en activité... (*Nouveau bruit allant à la cantonnade.*) Eh! prenez donc garde! vous allez tout démolir....

LE TOMBÉREAU.

Ne craignez rien, je n'enlève que les saletés...

POTASSE.

Il ramasse toutes mes drogues.

LE TOMBÉREAU.

(*Il entre rapidement, fait le tour du théâtre, et vient se placer au milieu de la scène.*)

AIR: La Faridondaine.

Infatigable jour et nuit,
Le dimanche et la semaine
Ce qui déplaît et ce qui nuit,
Je le prends, je l'entraîne.

L'invention

Est de Lyon

La faridondaine, la faridondon,
Je veux nettoyer ce pays

Biribi,

A la façon de Barbari

mon ami.

POTASSE.

Vous aurez de l'ouvrage...

LE TOMBÉREAU.

Je suis infatigable... Brrrrrrrrrr.

(*Il fait le tour du théâtre, et revient à la même place.*)

Même air.

Après la province, Paris,
Ensuite l'Angleterre,
Des ordures de tous pays
Moi, je fais mon affaire.
Pour les Russes, point de pardon,
La faridondaine, la faridondon,
C'est un peuple à moitié pourri

Biribi,
A la façon de barbari
Mon ami.

POTASSE.

Vous raisonnez assez bien pour un tombereau...

LE TOMBEREAU.

Et j'agis encore mieux...

(Il fait de nouveau le tour du théâtre, et revient se mettre à la même place.)

Même air.

Enfin, j'ai l'espoir d'assainir
L'Espagne et l'Italie;
Plus tard, je prétends parvenir
Jusque dans la Turquie...
Je veux ramasser le cordon
La faridondaine, la faridondon,
Peut-être le grand turc aussi
Biribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

POTASSE.

Où allez-vous de ce pas?

LE TOMBEREAU.

Partout.

POTASSE.

Où vous arrêterez-vous?

LE TOMBEREAU.

Nulle part... Brrrrrr. (Il sort en courant).

SCÈNE XI.

POTASSE, LE COMMERCE.

(L'orchestre joue l'air de M. Lapalisse.)

POTASSE.

Tiens! mais je connais cet air... C'est ça...

(Chantant.) M. Lapalisse est mort

En perdant la vie:

Un quart d'heure avant sa mort,

Il était encore en vie.

(Il voit entrer le Commerce, et recule effrayé par son aspect sombre et misérable. Ce dernier s'avance au milieu de la scène et se tient les mains dans ses poches.)

LE COMMERCE.

AIR de Joseph.

A peine au sortir de l'enfance,
Déjà j'étais gras et dodu,
Maintenant quelle différence!
On dirait un enfant perdu!
A mon aspect chacun cesse de rire,
Car j'ai tout l'air d'un trépassé,
Et de tous côtés j'entends dire:
Requiescat in pace!

POTASSE.

Qui êtes-vous?

LE COMMERCE.

Le messager des dieux, le soutien des voleurs,
l'inventeur du fameux élixir qui porte mon nom,
enfin le dieu du commerce...

POTASSE.

Vous avez l'air bien malade, quel commerce faites-vous donc?

LE COMMERCE.

Le commerce de Lyon.

POTASSE.

Vous êtes logé bien bas, mon ami...

LE COMMERCE.

J'habitais la Croix-Rousse, mais on m'a fait déguerpir sous le futile prétexte que je n'avais pas de quoi payer mon loyer...

AIR précédent.

Enfin, à force de descendre,
J'irai sur les rives du Styx;
Puissé-je un jour renaître de ma cendre
Comme l'oiseau du café du Phénix.
On devrait venir à mon aide,
Et m'apporter, argent ou potion,
Ingrats, hélas! pour tout remède,
Vous m'offrez l'extrême-onction.

POTASSE.

Vous n'avez rien de plus gai à nous apprendre?

LE COMMERCE.

Hélas! non.

POTASSE.

Cependant vous avez reçu des secours de Paris?

LE COMMERCE.

Aussi je suis mieux, infiniment mieux, et j'ai eu la force de venir jusques chez vous.

POTASSE.

Cela a dû vous donner bon espoir...

LE COMMERCE.

Si j'étais le seul à souffrir, je prendrais patience; mais quand je suis malade, tous mes ouvriers, tous mes employés se reposent, et cela fait des malheureux...

POTASSE.

Eh bien! on fera des souscriptions, on viendra à leur aide: lorsqu'il s'agit de bonnes actions, notre pays n'est jamais en retard... Reprenez un peu de gaité, et revenez me voir quand vous vous porterez mieux.

LE COMMERCE.

Dieu veuille que ce soit bientôt...

(Il prend une prise et éternue.)

POTASSE.

A vos souhaits!

LE COMMERCE.

Merci.... A peine au sortir.....

POTASSE.

Eh! allez-vous recommencer?

LE COMMERCE.

Non, je me retire.

(L'orchestre reprend l'air: M. Lapalisse; le Commerce s'en va lentement.)

Cette scène a été supprimée par la censure locale.

SCÈNE XII.

POTASSE, LE GAZ.

LE GAZ.

AIR de la Clochette.

Me voilà (bis.)

Sylphe à la flamme allègre,

Me voilà (bis.)

Blanche fille d'un nègre,
Me voilà.

Que vois-je ! un quinquet... , de l'huile... , des
handelles... Infamie ! Gare les taches !

(*Le Gaz, figuré par un génie, bouscule et renverse
ces derniers objets qui se trouvent chez potasse*).

POTASSE,

Mais, Madame, qui êtes-vous donc pour vous
permettre ainsi... chez moi...

LE GAZ.

Qui je suis ! ... l'enfant du siècle des lumières, la
cousine germaine de la vapeur... le gaz !

POTASSE.

J'aurais dû vous deviner à la clarté subite que
vous avez répandue ici... Pardon, Madame, si je
ne vous ai pas encore introduite chez moi... Je
crains les explosions...

LE GAZ.

Comme femme, j'ai parfois des caprices, mais
avec des égards, des prévenances on n'a rien à
redouter.

POTASSE.

On m'avait pourtant dit...

LE GAZ.

Des ignorants, des mauvaises langues m'avaient
desservi près de toi... ; je viens me réhabiliter
dans ton esprit, te séduire... , et pour cela, j'ai
emprunté cette forme humaine...

POTASSE.

Humaine... , dites plutôt divine !.. vous êtes un
ange, une sylphide... (*Tournant autour d'elle et
l'examinant*). C'est qu'en effet on dirait une fem-
me... , ça parle avec une volubilité...

LE GAZ.

Ah ! j'ai vingt mille becs à ma disposition...

AIR de la Sylphide.

Jeune, vive et brûlante !
Etoile étincelante !
Aux regards éblouis,
Je brille en ce pays !
Pour mon apprentissage,
Dans un charmant passage
Je vins, timide et sage,
M'offrir à vos regards...
Fille de capitale,
Je vous fais sa rivale ;
J'éclaire vos bazars,
Asile des beaux arts.
Puis orgueilleuse et fière,
Sur votre ville entière
Déversant ma lumière
Aux magiques rellets ;
Le jour, je me promène
Obscure et souterraine ;
La nuit, comme une reine,
J'étale mes attraits !
Jeune, vive et brûlante, etc.

Mais plus ambitieuse,
Je veux, capricieuse,
Monter belle et joyeuse,
Du salon au grenier ;

En un mot, je suis femme
Charitable dans l'ame ;
Je donnerai ma flamme
Au riche, à l'ouvrier.

POTASSE.

Cette popularité me décide... Je prends un
abonnement...

LE GAZ.

A la bonne heure ! dès cet instant tu es au
nombre des personnes éclairées... , accepte donc
un de mes becs...

POTASSE.

Volontiers... Mais, promettez-moi de revenir
quelquefois sous ce charmant costume...

LE GAZ.

Je m'en ferai un devoir... et un plaisir... Adieu !

POTASSE.

Vous me quittez déjà ?

LE GAZ.

Il le faut... A ce soir !

Jeune, vive et brûlante !
Etoile étincelante !
Aux regards éblouis
Je brille en ce pays !
Fille de capitale,
Je vous fais sa rivale,
J'éclaire vos bazars,
Asile des beaux arts.

(*Elle sort*).

SCÈNE XIII.

POTASSE, ROBERT, MACAIRE.

MACAIRE.

Mon cher M. Potasse, car c'est bien vous, je
présuppose...

POTASSE.

Moi-même, M... , à qui ai-je l'honneur de
parler ?

MACAIRE.

Au fameux Robert Macaire, le type, prototype
du 19^e siècle, industriel de première volée, in-
telligent jusqu'au bout des ongles !

POTASSE.

J'ai beaucoup entendu parler de vous et de vos
talents...

MACAIRE.

Je les ai exercés dans tous les pays... Je suis
l'inventeur des magasins pittoresques et chevale-
resques, j'ai découvert le secret des opérations
commerciales par système de souscriptions, sous-
tractions et autres floueries de notre époque,
avec primes et frimes... Je préside aux mariages
par procuration, je suis la colonne herculéenne
des théâtres de la Porte-Saint-Martin, Folies-
Dramatiques et autres variétés...

POTASSE.

Pardon, mais on m'avait assuré que vous ne
marchiez pas sans votre compagnon, M... ma foi,
le nom m'échappe...

MACAIRE.

C'est Bertrand que vous voulez dire ?

POTASSE.

En effet !

MACAIRE.

En effet, calembourg que j'estime... En effet, formés l'un pour l'autre, inséparables l'un de l'autre, Bertrand, Robert Macaire sont deux Siamois d'amitié.

POTASSE.

Délicieux jeu de mots ! Siamois... je comprends... Et qu'est-ce qui vous unit ?

MACAIRE.

Ce qui joint tous les hommes, l'intérêt... Permettez que je vous présente mon second tome...
(Il va à la coulisse et appelle ainsi Bertrand).

Ami tendre et fidèle,

Il n'est jamais

Sourd à la voix qui l'appelle

Gentille Annette,

Tu vas seulette

Sur la coudrette

Chanter la Robin des bois.

Pourquoi ?

(On entend dans la coulisse Bertrand qui répète en basse-taille)

Pourquoi ?

MACAIRE.

Entendez-vous sa voix rauque et silencieuse... Adorable Bertrand, il n'a qu'un seul défaut...

POTASSE.

Lequel ?

MACAIRE.

Il canne à l'aspect des gendarmes... (Il ouvre sa tabatière et offre du tabac à Potasse). En usez-vous ?

POTASSE.

Non.

MACAIRE, prenant du tabac.

Moi, je le prise infiniment...

C'est pour savoir si le printemps s'avance,
Pour chasser l'échéance
De nos climats d'hiver.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

ENSEMBLE.

Reprise de ce dernier morceau.

POTASSE, saluant.

Monsieur Bertrand...

BERTRAND, de même.

Monsieur... (A Macaire). Mon ami, comment appellerai-je Monsieur ?

MACAIRE.

Potasse.

BERTRAND.

Potasse, nom insinuant et mélodieux !

POTASSE.

Messieurs, je n'ose vraiment croire à mon bonheur... Seulement, d'après les brillantes affaires que vous avez faites, j'espérais vous voir avec une tenue plus décente...

MACAIRE.

Notre mise n'est pas indécente, Bertrand.

BERTRAND.

Mon ami...

MACAIRE.

Existerait-il quelques trous à mon pourpoint ?

(Il fait une pirouette).

BERTRAND.

Aucun que je voye...

MACAIRE.

Nos habits sont des costumes de seigneurs espagnols.

BERTRAND.

Dis plutôt des habits de mendiant.

POTASSE, à Macaire.

Votre camarade a raison.

MACAIRE.

Eh bien ! que vous disais-je... des seigneurs espagnols, ils sont tous mendiants dans ce pays...

AIR du Verre.

Ces costumes sans vanité

Sont de création profonde ;

Ils cachent une vérité,

Car toujours on voit dans ce monde

Près du lapin qui s'laisse plumer,

L' floueur qui comprend son aff...

BERTRAND.

(Il enlève le foulard de Potasse. Macaire escamote de même sa montre).

MACAIRE.

Le siècle vient se résumer

Et dans Bertrand et dans Macaire.

POTASSE.

Ah ! vous revenez d'Espagne ?

MACAIRE.

Pour vous servir.

POTASSE.

Vous pourriez peut-être m'expliquer le genre de guerre adopté dans ce pays ?

MACAIRE.

Certainement, j'ai beaucoup étudié les Espagnes, peuple de pigeons piqué de vermine et bardé de moine... Nous avons même arrangé une petite scène que nous destinons aux théâtres de la capitale...

BERTRAND.

Et si vous le désirez, nous la répéterons devant vous.

POTASSE.

Vous m'obligerez.

MACAIRE.

Attention ; Bertrand !

BERTRAND.

Oui, mon ami... Je représente la faction à gauche.

MACAIRE.

Et moi la faction à droite.

POTASSE.

Très-bien !

(L'orchestre joue l'air de ça ira, tous deux se

courant après, mais au lieu de s'atteindre, ils passent l'un devant l'autre sans se remarquer; ils font ainsi plusieurs passes. A la fin, Potasse impatienté, en arrête un au passage).

Qui êtes-vous ?

MACAIRE.

Je suis Alaix.

POTASSE.

Où allez-vous ?

MACAIRE.

Je cours après Gomez.

POTASSE, arrêtant Bertrand.

Qui êtes-vous ?

BERTRAND.

Je suis Gomez.

POTASSE.

Où allez-vous ?

BERTRAND.

Je cours après Alaix.

POTASSE.

Si vous allez toujours où votre ennemi n'est pas, vous ne l'attraperez jamais...

BERTRAND.

C'est juste.

MACAIRE.

Voilà la guerre d'Espagne.

POTASSE.

Je n'y comprends rien.

BERTRAND.

Ni moi.

MACAIRE.

Ni moi.

POTASSE.

Et comptez-vous séjourner long-temps dans notre ville ?

MACAIRE.

Impossible ! Voici le carnaval, et sans nous, Paris serait triste, n'est-ce pas Bertrand ?

BERTRAND.

Oui, mon ami.

MACAIRE, avec emphase.

Qui, nous ? quitter Paris, ville d'or et de boue, de richesses et de misères, cité de grands hommes... en tous genres... Berceau des arts et de l'industrie... Ne pleure pas, ma bien-aimée. Macaire et Bertrand ne feront pas défaut à tes fêtes... Ils se multiplieront tous deux pour assister à tes bals enivrants... Ils ne feront point de jaloux... N'est-ce pas Bertrand ?

BERTRAND.

Oui, mon ami.

MACAIRE.

Potasse, ô mon très-cher ! permets-moi d'emprunter le langage de la poésie pour te faire assister à un de ces délicieux tableaux... Vois cette multitude joyeuse, cette foule de masques de toutes façons et de toutes couleurs ; vois cette vivante orgie envahir les rues et les boulevards ; vois ces flots de populaire descendre la Courtille comme la lave brûlante d'un volcan, troupe alcoolisée, pleine de vin à six sous et de bifteck

aux pommes, respirant par tous les pores la poussière et la fumée de cigare...

AIR de la Valse des Comédiens.

C'est le plaisir dont la voix nous invite
A son aspect qui pourrait se tromper,
Quand il paraît, saisissons-le bien vite,
Car pour toujours il peut nous échapper.
Vois tout Paris courir à la barrière,
De la folie elle est le rendez-vous.
Le carnaval écrit sur sa bannière :
La capitale est le pays des fous !
On fait l'amour avec du pain d'épice,
C'est à coup sûr un bien chétif écot !
La beauté plonge au fond du précipice,
Et ça vous coûte un p'tit verr' de coco.

(S'adressant à Bertrand qui se rengorge et fait des mines).

Jeun' blanchisseus' tu feras ma conquête,
Je suis dans l'ivresse en voyant tes attraits.
Vite un galop !.. Voyons fais pas ta tête.

BERTRAND.

J'peux pas danser, ma chaussur' me fait des traits.

MACAIRE.

Ça prêtera...

BERTRAND.

J'peux pas, je vous le jure !

J'ai mon amant qui me suit en tout lieu.

MACAIRE.

Où donc est-il ?

BERTRAND, montrant Potasse.

Le voilà...

MACAIRE.

C'tte figure !

C'est ça ton homme ? il est gentil l' monsieu...
On pinc' sa belle, on s'élançe, on s' culbute.
L' Monsieur vexé pouss' des cris superflus ;
L' faux pas arrive, on tombe sans parachute ;
C'est là l' bonheur où jen' m'y connais plus.
La contredanse et sa vieill' théorie
Vont ramener les plaisirs inuocens,
Les sergents d' ville et la gendarmerie
S'opposeront au délire des sens.
L' caucan paraît en dépit d' la défense,
On s'en priv'rait, ah ! ben oui, c'est selon,
La garde arrive, on pinc' la contredanse,
Et tout finit par un air de violon.

POTASSE.

Qu'est ce que c'est que ça, le violon ?

BERTRAND.

C'est comme qui dirait la cave...

MACAIRE.

C'est le plaisir dont la voix nous invite,
A son appel, qui pourrait se tromper,
Lorsqu'il paraît, saisissons-le bien vite,
Car pour toujours il peut nous échapper.

(Tous deux ont pris de force Potasse et figurent avec lui des passes de valse. Bertrand pince de la guitarrre avec son parapluie. — En ce moment, musique à l'orchestre qui joue l'air de : il y avait une fois cinq à six gendarmes.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PUIS LE PALAIS DE JUSTICE.

BERTRAND, tremblant.

Quel est cet air, mon ami?

MACAIRE, chantant.

Y avait un' fois cinq à six gendarmes
Qu'avaient un bon rhume de cerveau.

BERTRAND.

Filons, mon ami... des gendarmes...
(Ils vont pour fuir, entrée du Palais de justice).

LE PALAIS DE JUSTICE.

Arrêtez... Je suis le palais de justice...

BERTRAND.

Ah! nous sommes pris!

LE PALAIS.

Ne craignez rien, je ne suis pas encore achevée...

POTASSE.

La justice entre deux larrons... O Calvaire de l'humanité!

(Potasse entre dans la coulisse comme effrayé. Un figurant costumé exactement comme lui revient, se jette dans le fauteuil à roulettes, en se cachant la figure avec les mains).

MACAIRE.

Nous ne sommes pas intimidés... Nos papiers sont en règle, nous sommes d'honnêtes gens, n'est-ce pas Bertrand?

BERTRAND.

Oui, mon ami.

MACAIRE, faisant l'aimable.

D'ailleurs, l'aspect d'une femme ne peut nous inspirer de l'effroi, n'est-ce pas Bertrand?

BERTRAND.

Oui, mon ami.

MACAIRE, au palais de justice.

AIR : ménage de garçon.

Vous avez beaucoup de tournure.

LE PALAIS.

Tout est fini de ce côté.

MACAIRE.

Pourquoi voiler votre figure?

LE PALAIS.

Vous dirai-je la vérité?
Je la cache par vanité,
Car elle est encore incomplète.

MACAIRE.

C'est un titre à notre amitié,
Ainsi, la justice est parfaite.

LE PALAIS.

Je ne suis faite qu'à moitié.

(En ce moment, on frappe à la porte).

LE PALAIS.

On vient... Messieurs, permettez que je vous enfonce...

(Elle appuie ses mains sur les épaules de Ma-

caire et de Bertrand qui restent immobiles. Les rideaux du lit de Potasse s'ouvrent; on le voit endormi. Cette scène représente la fin du rêve. Les trois personnages disparaissent. Le figurant qui a pris la place de Potasse est entraîné dans la coulisse sur un fauteuil à roulettes. Au dehors on frappe, et on entend le chœur suivant).

SCÈNE XV.

POTASSE, seul.

Il se réveille, ayant l'air tout accablé et plein du souvenir de son rêve.

Bertrand!.. Robert Macaire!.. Le Palais de Justice!.. Satan!.. Le diable m'emporte si je sais où j'en suis... On appelle ça dormir, merci... Qui frappe à cette porte?... C'est bien, on y va... J'aurais besoin de me recueillir... Que me veut tout ce monde?

(Il va ouvrir, entrée des amis et parents).

SCÈNE XVI.

POTASSE, PARENTS ET AMIS.

CHŒUR.

AIR : Rocher de Saint-Malo.

Quel instant prospère!
Trop fortuné père,
Tous tes amis, les voilà!
Le bonheur est là.

POTASSE.

Votre visite agréable
A bien droit de me flatter!

(à part) Je voudrais les voir au diable!

(haut) Qui vient de me visiter?

Enfin que m'annoncez-vous?

Et pourquoi ces cris si doux?

Quelque soit le motif, croyez mon cher monolythe... c'est-à-dire, non, soyez persuadés que la Barrière de l'Etoile... le Tombereau mécanique... le Gymnase... l'Exposition... tout ça me trotte dans la tête... Enfin, mes chers amis, que me voulez-vous?

ENSEMBLE.

Quel instant prospère!
Trop fortuné père,
Tous tes amis, les voilà,
Le bonheur est là.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, FRIPOULOT.

FRIPOULOT (arrivant).

Le voilà! le voilà!

POTASSE.

Le voilà... le voilà... Qui donc? (apercevant Fripoulot) Oh Bertrand!

FRIPOULOT.

Bertrand... Eh ! non , c'est moi , papa Potasse...
comme vous me regardez ! vous me faites oublier
ce que je venais vous dire...

POTASSE.

Pardon... , c'est une illusion que j'ai peine à
chasser... Un souvenir confus... Que venais-tu
m'annoncer ?

FRIPOULOT.

Attendez donc... Ah ! (*recommençant à crier*)
le voilà ! le voilà !

POTASSE.

Qui ça , donc ?

FRIPOULOT.

Le futur de Mademoiselle... Je l'ai pincé au
sortir de la diligence , au moment où il touchait à
terre... Vous aviez raison , c'est un bel homme !

POTASSE.

Enfin , le voilà , c'est un bon embarras de
moins...

FRIPOULOT.

Je l'ai reconnu tout de suite... Il est fait comme
un voleur...

POTASSE.

Un voleur !

FRIPOULOT.

Sans doute , le karik de voyage , les cheveux
pleins de poussière... Il était tout pressé de vous
voir...

POTASSE.

Je lui sais gré de son empressement...

FRIPOULOT.

Le voilà , le voilà avec mademoiselle Anastasie..

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS , PHILIBERT , ANASTASIE.

ANASTASIE.

Mon père...

POTASSE.

Ah.

PHILIBERT.

Beau père...

POTASSE.

Oh !

PHILIBERT.

Qu'avez-vous donc ? Est ce ainsi que vous me
recevez ?

POTASSE.

Pardon , jeune homme... , j'ai de cruels souve-
nirs à digérer ; ce qui n'empêche pas que... cer-
tainement... d'autant plus... (*à part*) il ressem-
ble à Satan et à Robert Macaire d'une manière
étonnante !

ANASTASIE.

Petit père , s'il s'est fait attendre , la faute n'en
est pas à lui...

POTASSE.

A qui donc ?

PHILIBERT.

Aux débordements du Rhône.

POTASSE.

C'est bien , mon fils , je vous bénis... (*à part à
Fripoulot*) Fripoulot , ne trouve-tu pas que ma fille
ressemble à la Barrière de l'Etoile ?

FRIPOULOT.

Oui , comme je ressemble à un tombereau...

POTASSE.

En effet , mécanique...

CHŒUR.

Reprise du précédent.

Quel instant prospère !

Trop fortuné père ,

Tous tes amis , les voilà ,

Le bonheur est là.

Air du Charlatanisme.

PHILIBERT , au public.

Nos auteurs ont fait le tableau

De vos arts , de votre industrie.

FRIPOULOT , de même.

Ils offrent ce faible cadeau

A Lyon , leur mère-patrie.

POTASSE.

A qui voulut nous divertir ,

On passe même une bévue.

ANASTASIE.

Messieurs , daignez nous applaudir ,

Et comme nous , dire avant de partir ,

Nous sommes des gens de revue.

(*Reprise du chœur , le rideau baisse*).

